

enseignement ne reprît pas conscience de lui-même et de sa mission. Réjouissons-nous donc ! Nos enfants vont de nouveau apprendre à parler et à écrire purement le français : ce n'est pas inutile pour penser en français !

Maintenant, comment obtenir ce résultat ? Comment enseigner aux élèves la propriété des termes, la justesse des expressions, la correction des tours ? Leur fera-t-on lire davantage nos grands écrivains ? Ce serait parfait si on devait se borner aux classiques. Mais aujourd'hui les romantiques et les écrivains de la seconde moitié du dix-neuvième siècle ont droit de cité dans nos classes. Or il en est parmi eux qui sont des poètes ou des prosateurs admirables, mais de détestables maîtres à écrire. Donnera-t-on plus d'importance aux exercices de composition littéraire : narrations, discours, dissertations ? Cela est fort dangereux. Si on fait écrire les enfants trop tôt, à un âge où ils n'ont pu comparer les mots et réfléchir sur leur valeur, on les habitue au vague et à la platitude. Si on les fait trop écrire, comme ils ont peu d'idées, peu de souvenirs, peu de connaissances, on les habitue à parler pour ne rien dire.

La question est-elle donc très compliquée ? Elle est, au contraire, la simplicité même, si on va droit à la cause du mal qui est l'affaiblissement des études latines. On sait ce qu'elles sont devenues depuis le grand bouleversement qui a saccagé notre enseignement secondaire. Les réformateurs n'ont pas osé les sacrifier complètement, mais il les ont découronnées, faussées, discréditées. Ils n'ont pas supprimé le latin, ils l'ont conservé dans certains "cycles", mais en quel état ! C'est seulement en sixième, et non plus en huitième, qu'on en épelle le rudiment. Jadis le latin était l'étude essentielle qui primait toutes les autres ; aujourd'hui, c'est un enseignement toléré, c'est-à-dire suspect. N'est-il pas bourgeois, réactionnaire et clérical ? On s'est appliqué à le rendre rébarbatif en substituant à ces charmantes compositions latines de jadis, vers ou prose, le thème, toujours le thème, rien que le thème, morne et sempiternel. On en a dégoûté les jeunes gens. Ils savent maintenant de latin ce que leurs aînés savaient de grec, c'est-à-dire moins que rien. La conséquence est qu'ils ne savent plus le français.

Est-ce donc que, pour bien écrire en français, le latin est indispensable ? Ne cite-t-on pas des exemples du contraire ? On en cite, qui sont George Sand et Veillot. Ce sont eux que l'on cite toujours. Peut-être ne faudrait-il pas exagérer la place que tiennent dans l'histoire de notre littérature ces deux écrivains diversement remarquables. Mais, d'ailleurs, leur exemple ne prouve rien. Il se peut que des écrivains particulière-